DURDENT - CAMPAGNE DE MOSCOW 1814







CAMPAGNE
DE MOSCOW,
EN 1812.

Tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de ma signature, sera réputé contrefait.

A. Eymery

IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

CAMPAGNE

DE MOSCOW,

EN 1812;

OUVRAGE COMPOSÉ D'APRÈS LA COLLECTION DES PIÈCES OFFICIELLES SUR CETTE CAMPAGNE MÉMORABLE, OÙ PLUS DE TROIS CENT MILLE BRAVES FRANÇAIS FURENT VICTIMES DE L'AMBITION ET DE L'AVEUGLEMENT DE LEUR CHEF;

PAR R. J. DURDENT.

Crudelis ubique
Luctus, ... et plurima mortis imago

Unius ob noxam et furias!.....
VIRGILE.

SECONDE ÉDITION.

PARIS,

Chez { A. EYMERY, Libraire, rue Mazarine, nº 30;
LE NORMANT, Libraire, rue de Seine, nº 8.

M. D. CCC. XIV.

CAMPAGNE
DE MOSCOW,
EN 1812.

Cette effroyable catastrophe est unique dans les fastes de l'histoire. Pour en trouver quelqu'une qui lui ressemble, il faut remonter jusqu'à l'*expédition de Darius contre les Scythes*, qui, toutefois, ne coûta pas autant de sang et de larmes à l'humanité, et n'eut point des résultats aussi extraordinaires. Les époques les plus malheureuses des annales de la France, dans le temps où nous combattions sous la noble bannière de nos lis, ne peuvent nullement entrer en comparaison avec cette déroute. Bien plus, notre révolution si sanglante, et la vie même de Buonaparte, n'offrent

rien qui puisse être mis en parallèle avec une si grande, une si affreuse *consommation* d'hommes (1). Accoutumé à répandre le sang humain par torrens, il put se vanter cette fois d'en avoir versé la plus grande quantité dans le plus petit espace de temps. Ce fut ainsi qu'il parvint à surpasser, sous ce rapport, ses campagnes d'Italie et d'Allemagne, ses funestes expéditions d'Egypte et de Saint-Domingue, et jusqu'à son exécrable guerre d'Espagne.

Alors encore, il poussa plus loin qu'il ne l'avoit jamais fait, l'audace, l'imprévoyance, et même, comme il sera si facile de le prouver, l'*impéritie*. Aussi la France et l'Univers savent-ils quelles furent, quelles sont les suites de cette entreprise de l'ambition en délire !...... Mais avant de

---

(1) On se sert ici d'une de ses expressions favorites: quand il parcouroit un champ de bataille couvert de quarante ou cinquante mille morts, il lui est arrivé plus d'une fois, en contemplant ce spectacle, de dire avec un sang-froid infernal : « *Voilà une grande consommation !* »

s'arrêter avec transport sur le bien qu'a fait naître tant de mal, il convient de rapporter les faits, et de montrer le héros prétendu dans toute son extravagance.

Il seroit assez inutile de chercher à connoître les motifs qui portèrent Buonaparte à entreprendre la guerre de Russie. Ses proclamations et les rapports de ses ministres ne fourniroient à cet égard que des lumières trompeuses. On a soutenu, non sans une grande apparence de raison, qu'humilié des échecs fréquens éprouvés par ses armes en Espagne, il voulut détourner de ce pays l'attention et les regards des Français, et reconquérir leur admiration par un grand succès qu'il obtiendroit en personne. Il seroit peut-être encore plus naturel de penser que, n'osant retourner dans cette Espagne, d'où il s'étoit honteusement enfui, il éprouva de nouveau le besoin d'exercer l'activité sanguinaire de son âme. L'Angleterre, la fière et généreuse Angleterre, rioit de ses vaines menaces; elle étoit inaccessible à ses fu-

reurs. L'Allemagne souffroit avec peine son joug odieux; mais, effrayée de ses pertes récentes, elle n'entrevoyoit que dans l'avenir l'heure de la vengeance, et elle montroit envers son envahisseur une prudente soumission. Il falloit donc bien qu'il allât chercher des ennemis à l'extrémité septentrionale de l'Europe. L'immensité du territoire russe, le nombre et la valeur des habitans de cet empire ne lui inspirèrent pas un seul instant de réflexion salutaire; et la guerre fut résolue.

La Prusse étoit dans un état d'affoiblissement qui ne lui permettoit pas la moindre résistance; ses forteresses avoient reçu les troupes de Buonaparte: dès la fin du mois de mars, un corps considérable étoit entré dans sa capitale: il fallut donc qu'un monarque, animé des plus justes ressentimens, parût les sacrifier au desir de conserver ce qui lui restoit de ses Etats. En conséquence, une alliance sur la solidité de laquelle il étoit impossible de se faire illusion, fut conclue; et les Prussiens mar-

chèrent pendant quelque temps sous les ordres de leur oppresseur.

Moins abattue par ses revers précédens, et conservant de plus vastes ressources, l'Autriche crut devoir, par des considérations de la plus haute importance, s'allier aussi à Napoléon; mais elle se garda bien de se déclarer entièrement pour lui dans une guerre qu'elle n'approuvoit pas. « Elle » ne promit de faire coopérer à la guerre » qu'une partie de l'armée; le nombre » d'hommes strictement fixé étoit dans » une proportion très-foible avec les » forces de l'empire, le reste de ces forces » qui existoit, ou que l'on alloit mettre » sur pied, ne prit aucune part à la » guerre (1). »

(1) Ce sont les propres expressions du manifeste par lequel l'Autriche, le 12 août 1813, déclara la guerre à Buonaparte ; mais on les chercheroit vainement dans le *Moniteur:* il n'y parut, en septembre de la même année, qu'un extrait fort infidèle de ce manifeste. Ceci n'étonnera nullement ceux qui savent combien il importoit peu à Buonaparte de tromper les Français sur

Plus maître de faire servir à ses projets gigantesques les sujets de ses autres *alliés*, Buonaparte demanda des hommes à la Bavière, au Wurtemberg, à cette monarchie westphalienne qui devoit avoir si peu de durée, à la partie de l'Italie soumise plus directement à son joug, au royaume de Naples, etc.; et enfin, à la tête de la plus nombreuse armée que l'Europe eût jamais vue sur pied, il marcha contre le plus vaste empire du monde.

L'état de ses forces et celui de ses pertes ne seront jamais établis que par approximation. S'il faut en croire une note aujourd'hui connue en France, le comte Rostopchin, gouverneur militaire de Moscow, trouva, dans la demeure du maréchal Berthier, après la retraite des Français, une pièce officielle de laquelle il résultoit que *cinq cent soixante-quinze mille hommes*,

---

leurs intérêts les plus chers. Pendant tout le cours de son despotisme, nos papiers publics ne furent que les annales des plus effrontés mensonges.

ayant *onze cent quatre-vingt-quatorze* pièces de canon, entrèrent en Russie sous les ordres de Buonaparte.

D'un autre côté on verra, par des proclamations de l'empereur Alexandre, que les forces des Français (les Autrichiens non compris) ne furent évaluées qu'à *trois cent mille hommes*. Enfin, un autre relevé également officiel, mais postérieur à ces proclamations, prouveroit qu'elles n'auroient pas élevé assez haut le total des troupes de Buonaparte.

Ces contradictions ne sont qu'apparentes; et il est facile de le démontrer en faisant la distinction nécessaire entre l'immense corps d'armée qui marcha sur Moscow et les corps d'Autrichiens, de Prussiens, de Saxons, ou même de Français qui, sur d'autres points, eurent à combattre d'autres troupes que celles du maréchal Koutousow. On pourra en conclure, 1°. que la note publiée par le comte Rostopchin n'étoit pas très-exagérée, en ce qu'elle contenoit le *total absolu* des troupes

françaises et alliées ; et que toutefois la partie de l'armée qui éprouva les plus grands désastres, celle que Buonaparte commandoit en personne, ne dût pas compter plus de *trois cent soixante mille hommes*, y compris *soixante mille* de cavalerie. Ces éclaircissemens étoient nécessaires afin d'établir la réalité des faits. Pour émouvoir les cœurs, pour les pénétrer de la plus profonde indignation contre l'auteur de tant et de si affreux malheurs, on n'a, certes, nul besoin d'avoir recours à l'exagération.

Menacé d'une si redoutable invasion ; l'empereur Alexandre prit toutes les mesures de défense convenables : il leva de nouvelles troupes, défendit à ses sujets de servir dans les armées étrangères, etc., et, le 21 avril, partit de Pétersbourg pour se mettre à la tête de son armée, ayant sous lui, comme général en chef, le comte Barclay de Tolly. Le 9 mai, Buonaparte alla de Paris à Dresde, qu'il quitta le 29 ; le 2 juin, il vint à Thorn, après avoir

passé par Glogau et Posen, faisant partout la revue de ses troupes avec son activité ordinaire.

L'état de la Prusse devint alors plus pénible qu'il ne l'avoit encore été : le commandement même de Berlin fut donné à un général français, et ces mesures ne manquèrent pas d'accroître le mécontentement général.

Les déclarations de guerre des deux puissances parurent : celle de l'empereur de Russie, en date de Wilna, le 25 juin (6 juillet) (1), porte le double caractère de la modération et de la fermeté. « Depuis long-» temps, dit ce prince, nous avions éprouvé, » de la part de l'empereur des Français, des » procédés qui annonçoient des desseins » hostiles envers la Russie ; mais nous espé-» rions les changer en employant les moyens » de la douceur et de la paix...... L'empe-

(1) L'année russe commence douze jours avant la nôtre ; ainsi, toutes les fois que l'on rencontrera deux dates, ce sera toujours la dernière que l'on devra rapporter à notre calendrier.

» reur des Français nous a déclaré la
» guerre en attaquant subitement nos
» troupes près de Kowno......; il ne nous
» reste d'autres ressources que d'invoquer
» le Tout-Puissant, témoin et vengeur de
» la vérité, et d'opposer la force à celle de
» l'ennemi....... Guerriers, vous défendrez
» la religion, la patrie et l'indépendance:
» je serai avec vous. Dieu est contraire à
» l'agresseur. »

Une autre proclamation faisoit sentir aux Russes qu'il leur falloit des efforts extraordinaires pour résister « à des armées » nombreuses qui déployoient des forces » imposantes. »

Buonaparte, de son côté, adressa des proclamations énergiques aux braves qui avoient le malheur d'être sous ses ordres; il leur rappela quelques-unes de leurs anciennes victoires; mais il ne put se défendre de joindre à un ton mâle et énergique cette jactance qu'il prit trop souvent pour la véritable grandeur. Dans la proclamation qui termina son deuxième

bulletin daté de Wilkowski, le 22 juin; il disoit : « La Russie est entraînée par la » fatalité : ses destins doivent s'accomplir. » Une autre, moins connue en France, portoit : « Au commencement de juillet » nous serons à Pétersbourg ; je punirai » l'empereur Alexandre. » Il ajoutoit : « Le roi de Prusse sera empereur du » Nord. »

Ayant pris, dès le commencement de la guerre, un ton si superbe, il falloit qu'il fût victorieux, et la valeur de ses troupes lui donna d'abord des avantages réels. Après avoir passé le Niémen, le 23 juin, les Français entrèrent le lendemain dans Kowno; bientôt ils furent à Wilna, capitale de la Lithuanie. Les Russes, en se retirant, mirent le feu aux magasins qu'ils avoient dans cette ville; Buonaparte prétendit qu'ils avoient alors détruit pour plus de vingt millions de roubles (plus de quatre-vingt millions) d'effets militaires et autres. Ce calcul fut sans doute exagéré; mais il prouva que nul sacrifice ne coûteroit à l'empereur

Alexandre pour soutenir cette guerre. Ses troupes, sous les ordres des généraux Witgenstein, Bagration, Doctorow, et Platow, hetman des cosaques, ne purent être coupées, et se retirèrent vers la Dwina, toujours en détruisant leurs magasins.

Le système défensif de la Russie parut dès-lors évident; cependant, on peut dire que dans ces premiers instans elle fut obligée de céder plus d'une fois à la force. Ses recrues n'avoient pas eu toutes le temps d'arriver, et la guerre avec la Porte occupoit encore une partie de ses forces.

Le premier événement fâcheux pour son entreprise dont Buonaparte ait fait mention, se trouve dans son cinquième bulletin, daté de Wilna, le 6 juillet : il y avoue qu'il perdit plusieurs milliers de chevaux; malheur qu'il attribue au changement de la température. On a pensé que le défaut de fourrage dans un pays dévasté pouvoit y avoir eu aussi une grande part; mais, en admettant même la cause qu'il en donne, comment cet événement, ar-

rivé dans le milieu de l'été, ne l'effraya-t-il pas, et ne lui fit-il pas faire de salutaires réflexions sur son projet *de s'enfoncer dans le cœur de la Russie, lorsque l'hiver n'alloit pas tarder à s'y montrer avec toutes ses rigueurs?*

La Pologne, éprouvant une joie prématurée, crut que le moment étoit arrivé de recouvrer son indépendance, et se reconstitua en royaume. Une députation de la confédération alla trouver Buonaparte à Wilna. Toutes les feuilles publiques ont rapporté dans le temps la réponse qu'il lui fit. On y vit qu'en donnant de grands éloges aux Polonais, il n'avoit nullement fixé ses idées sur leur état futur, et qu'il craignoit de se compromettre avec l'Autriche, à qui plusieurs provinces de ce pays étoient échues en partage. Cependant, malgré cette réponse ambiguë, les Polonais n'en firent pas moins, en sa faveur, des efforts qui eurent pour eux des suites désastreuses: elles l'auroient été bien davantage, si l'empereur Alexandre n'eût écouté sa modéra-

tion lorsqu'il se vit le maître absolu de leur sort.

Si les Polonais secondoient Buonaparte, il n'en étoit pas ainsi de tous les individus d'une immense armée composée d'élémens hétérogènes. A la vérité, les troupes auxiliaires de la Prusse et de l'Autriche se comportèrent avec leur bravoure accoutumée pendant toute la campagne; mais dès-lors, il y eut parmi les premières des désertions assez fréquentes; et, si les rapports des Russes furent exacts, dès le commencement des hostilités ils eurent dans leurs camps environ 4000 Prussiens.

Le récit des faits principaux est en général plus instructif que ne pourroit l'être l'attention de rapporter avec exactitude les diverses proclamations; cependant, il est tel de ces actes officiels qu'il est impossible de passer sous silence, et que l'on peut considérer comme de la plus haute importance. De ce nombre, sans doute, est une proclamation de l'empereur Alexandre, que le général Bennigsen, de-

venu général en chef, fit mettre à l'ordre. En voici les principaux passages (1) :

« Russes ! l'ennemi a quitté la Dwina et manifesté l'intention de vous livrer bataille. Il vous accuse de timidité, parce qu'il méconnoît ou affecte de méconnoître la politique de votre système... Des tentatives désespérées sont seules compatibles avec l'entreprise qu'il a formée et les dangers de sa situation ; mais serons-nous imprudens, et perdrons-nous les avantages de la nôtre? *Il veut aller à Moscow ; qu'il y aille.* Mais pourra-t-il, *par la possession temporaire de cette ville*, conquérir l'empire de Russie et subjuguer une population de trente millions d'individus? Eloigné de ses ressources d'environ huit cent milles, IL NE POURRA, MÊME LORSQU'IL SEROIT VICTORIEUX, ÉCHAPPER AU SORT DU BELLIQUEUX CHARLES XII. *Pressé de tous côtés par nos armées, par des paysans*

---

(1) Il est inutile d'ajouter que les papiers français n'en firent pas la moindre mention.

qui ont juré sa destruction, que ses excès ont rendu furieux, qui, par la différence de religion, de coutumes et de langage, sont devenus ses ennemis irréconciliables, comment pourra-t-il opérer sa retraite? »

Et comme si ces paroles n'eussent pas encore été assez claires, assez *prophétiques*, l'empereur Alexandre ajoute plus bas : « *Trop avancé pour se retirer avec impunité, l'ennemi aura bientôt à combattre* LES SAISONS, LA FAMINE, ET LES INNOMBRABLES ARMÉES DES RUSSES. Soldats! quand le moment de livrer bataille arrivera, votre empereur en donnera le signal; il sera témoin oculaire de vos exploits, et récompensera votre valeur. »

Cette pièce est peut-être d'un genre unique dans l'histoire. D'habiles généraux ont souvent prédit à leurs gouvernemens la retraite ou la déroute des ennemis; mais il semble qu'on n'avoit jamais vu annoncer ainsi ouvertement, et à la face de l'univers, à un agresseur imprudent le destin qui le menaçoit. Cette proclamation authen-

tique est du mois d'août; elle a, par conséquent, une antériorité d'environ TROIS MOIS sur les premiers désastres qui signalèrent la retraite de Buonaparte. Il faudroit être insensé pour supposer, même un seul instant, qu'il n'en ait pas eu connoissance....; et cependant changea-t-il rien à son plan audacieux? songea-t-il à ce qu'auroit d'effroyable pour ses soldats, pour la France, pour l'Europe entière, la réalisation de cette prophétie? Que devint alors en lui cette sagesse, cette circonspection, « *cette prévoyance, caractère si essentiel à la guerre, et qui conduit à ne faire que ce qu'on peut soutenir, et à n'entreprendre que ce qui présente le plus grand nombre de chances de succès?* »

Demandera-t-on de qui est cette phrase qui l'accuse et le condamne si complètement? Elle est de lui-même; il l'avoit insérée textuellement dans son *Moniteur* du 27 septembre 1809, lorsqu'il prodiguoit d'honorables injures à ce lord Wellington,

qui s'en vengeoit dès-lors par des succès, et que la France doit compter au nombre de ses libérateurs. Pourquoi faut-il, hélas! que son affranchissement lui ait coûté tant de ses intrépides enfans! pourquoi des prodiges de valeur ne les ont-ils conduits qu'à verser leur sang dans des plages étrangères pour le plus funeste ennemi qu'ait jamais eu l'humanité!... Mais il est temps de reprendre le récit des faits : nous allons voir encore la valeur française briller d'un vif éclat, et ne pas même se démentir quand le moment des plus affreuses disgrâces sera venu.

Le 16 juillet, l'armée principale des Russes, commandée par l'empereur Alexandre, étoit retranchée à Drissa, sur le bord septentrional de la rivière Dwina; elle avoit en face d'elle, sur l'autre rive, les corps des maréchaux Ney et Oudinot, plusieurs divisions du premier corps, et la cavalerie des généraux Nansouty et Montbrun; le tout sous les ordres du roi de Naples. Les Russes s'attendoient à être

attaqués : voyant que l'on ne se disposoit pas encore à venir à eux, il jetèrent, à Drissa, un pont sur la Dwina, et attaquèrent eux-mêmes, au nombre de dix mille hommes, l'avant-garde du général Sebastiani, qui fut obligé de battre en retraite pendant une lieue.

Cependant le maréchal Oudinot avoit passé, le 13 juillet, la Dwina à Dunaberg ; ce mouvement fut suivi avec succès par d'autres corps ; et le camp retranché des Russes, à Drissa, tomba au pouvoir des Français. Les premiers se retirèrent sur Witespsk, dans la direction de Smolensk et de Moscow; et une partie de l'armée française les poursuivit sur la rive droite de la Dwina jusqu'à Polotsk.

L'abandon de Drissa par l'armée russe pouvoit produire un effet fâcheux sur les esprits des habitans de l'empire; le souverain jugea convenable de les rassurer. Indépendamment de la proclamation dont on a parlé plus haut, il leur répéta que ces retraites successives te-

noient au plan adopté dans son conseil militaire. Comme il connoissoit son ennemi, il ne douta pas qu'il ne marchât toujours plus en avant, dans le désir d'obtenir une bataille décisive que l'on s'obstinoit à lui refuser. Les Russes furent de nouveau prévenus qu'on étoit plus que jamais déterminé à la retraite, « afin qu'il sentît pleinement » toute la folie de son entreprise. »

Mais en même temps que l'on opposoit à une fougue aveugle cette temporisation salutaire, on ne négligea aucun des moyens de rendre la marche de Buonaparte de plus en plus pénible. Dès ce moment même, les Russes furent sommés, au nom de leur amour pour la patrie, de tout détruire autour de la route que les Français s'étoient frayée, « pour s'opposer » également à leurs progrès ou à leur re- » traite. » Les habitans des provinces de Witepsk et de Pskow eurent ordre de délivrer à des officiers qu'on leur désignoit toutes les subsistances, pour hommes ou pour animaux, qu'ils pouvoient avoir

au-delà de leurs besoins. On leur promettoit de les payer sur les fonds du trésor impérial. Les propriétaires de récoltes sur pied qui se trouvoient voisins de la ligne que suivoit l'ennemi, durent les détruire. De pareilles injonctions furent faites à tous ceux qui possédoient des magasins et des provisions, de quelque espèce que ce fût. En un mot, tout ce qui pouvoit être utile aux envahisseurs devoit être soustrait ou détruit, afin qu'ils se trouvassent partout dans le dénûment le plus absolu; et les magistrats étoient rendus personnellement responsables de l'exécution de ces ordres.

Outre ces mesures qui concernoient les habitans de l'empire, on en prenoit d'autres dont on se promettoit également un succès qui devoit surtout s'accroître dès le premier échec qu'éprouveroit Buonaparte. Le général Barclay de Tolly, devenu ministre de la guerre, fit une adresse énergique aux peuples de l'Allemagne, dans laquelle il les exhortoit à

imiter l'exemple des Espagnols et des Portugais, et à se réunir sous les drapeaux de l'empereur Alexandre. Il leur promettoit (et certes la suite prouva que ces promessesn'étoient point vaines) que ce prince et sa nation étoient déterminés à faire tous leurs efforts pour rendre à l'Allemagne son indépendance. Le duc d'Oldenbourg, Allemand de naissance, étoit désigné comme chef du corps d'armée formé des troupes de ce pays. Enfin, si l'on ne réussissoit pas dans le dessein de soustraire le continent au joug de l'oppresseur, l'empereur Alexandre donnoit l'assurance formelle que les Allemands attachés à sa cause auroient des habitations dans les parties méridionales de ses Etats. Par suite de ces mesures politiques, on faisoit une distinction entre les prisonniers qui tomboient dans les mains des Russes : les Français, victimes, dans toutes les circonstances, du chef que la plus cruelle destinée leuravoit donné, étoient dirigés, sous de fortes escortes, vers la Sibérie; tandis que les

Allemands avoient la permission de prendre du service, même lorsqu'ils avoient été pris les armes à la main.

Toutes les parties de la Russie signaloient leur zèle; les offrandes d'hommes et d'argent se multiplioient ; et les deux capitales, Pétersbourg et Moscow, donnoient l'exemple du dévouement.

Quoique les Russes fussent toujours sur la défensive, ils ne laissoient pas d'avoir, de temps en temps, des avantages partiels qui soutenoient leur énergie. Dans une rencontre, le prince Bagration tailla, dit-on, en pièces neuf régimens de cavalerie, et fit mille prisonniers, parmi lesquels étoient cinquante officiers de la division du maréchal Davoust.

Cependant la grande armée poursuivoit la route que lui avoit tracée l'aveuglement de son chef. Aussi habitués à obéir sans murmures, qu'à braver les plus grands dangers, les troupes et leurs officiers n'en éprouvoient pas moins fréquemment la mauvaise humeur d'un homme qui ne fit

jamais une seule faute sans l'imputer à quelque subalterne, et qui se vengeoit, sur les gens le plus dévoués à sa cause, des contrariétés que les ennemis lui faisoient éprouver. Ce fut ainsi qu'après s'être plusieurs fois vanté d'avoir coupé du reste de l'armée russe le corps du prince Bagration, il déclara que ce général « avoit profité » du peu d'activité avec laquelle il étoit » poursuivi ; » preuve évidente que malgré toutes les assertions contraires, et les détails souvent très-diffus dont les bulletins de Buonaparte étoient surchargés, les Russes avoient réussi dans leur dessein de concentrer leurs forces. Ils l'attendoient alors à Witepsk, toujours fidèles au plan qui alloit avoir pour lui des suites si désastreuses.

Après diverses actions meurtrières, et dont il rendit un compte plus ou moins inexact, Buonaparte se vit enfin obligé de donner quelque repos à ses troupes. « Il leur fit, dit-il, prendre des quar» tiers de rafraîchissement, la chaleur étant

» excessive, et même plus forte qu'en
» Italie. »

Plusieurs événémens d'une haute importance semblèrent alors annoncer que *l'étoile* du conquérant alloit de plus en plus pâlir. Les armées françaises en Espagne éprouvèrent des échecs qui firent une grande sensation dans Paris, malgré les soins que l'on mettoit à empêcher la vérité d'y parvenir, de quelque point du globe que ce fût ; et presqu'en même temps la Russie se vit en paix avec l'Angleterre et la Porte-Ottomane. Cette paix ne tarda pas à devenir un traité d'alliance avec la première de ces deux puissances. Quant à la seconde, l'empereur Alexandre, arrivé à Smolensk le 20 juillet, y reçut le lendemain la nouvelle de la ratification du Grand-Seigneur.

Un rapport du général Wittgenstein, en date du 21 juillet (2 août), renferme des détails officiels on ne peut plus opposés aux bulletins. Ce général y affirme avoir pris le général de brigade de Saint-Geniez, avec environ mille hommes. Il ajoute

plus bas que le corps du maréchal Oudinot marcha de Klastitz à sa rencontre. « Mes troupes, continue-t-il, l'attaquèrent avec beaucoup de courage ; et, après une bataille obstinée et sanglante, *qui dura trois jours sans interruption*, nous obtînmes la victoire. Le corps du maréchal Oudinot, consistant en trois des meilleures divisions d'infanterie, fut complètement défait, et, étant mis dans la plus grande confusion, chercha du refuge dans les bois. Ayant passé les petites rivières, l'ennemi brûla et détruisit les ponts. A ce moyen il nous arrêta sans cesse : les généraux de division Verdier et Legrand furent blessés. Je poursuivis les fuyards jusqu'à la Dwina et Polotzk : tout le territoire par lequel nous passions étoit couvert de corps morts. Nous avons environ trois mille prisonniers avec vingt-cinq officiers, deux pièces d'artillerie et leurs munitions. De notre côté, la perte n'est pas peu considérable : je regrette particulièrement le major-général Koulnew qui perdit hier ses deux jambes d'un boulet,

et mourut sur le champ de bataille ; je suis moi-même blessé à la joue d'une balle, mais la blessure n'est point dangereuse. »

Le douzième bulletin parle aussi de la mort de ce général (qu'il appelle Kaulnieu), et qui, dit-il, étoit un officier distingué de troupes légères. Il ajoute que dix autres généraux furent blessés, et quatre colonels tués.

Vers ce temps l'armée française perdit un roi, et la russe gagna un général. Buonaparte, mécontent de la manière dont son frère Jérôme s'étoit comporté dans les dernières affaires, le renvoya honteusement à Cassel, sous le prétexte, dont personne ne fut dupe, que sa santé ne lui permettoit pas de souffrir les fatigues de la campagne.

Le général qui vint prendre le commandement en chef de toute l'armée russe, fut ce Koutousow, dont les désastres des Français n'ont que trop éternisé la mémoire. Il arrivoit des bords du Danube, à la tête d'un corps de vieilles troupes. Agé alors de soixante-quinze ans, il avoit

vécu au milieu des camps depuis sa jeunesse : privé d'un œil, il avoit de plus reçu des blessures qui le rendoient, dit-on, presqu'incapable de monter à cheval; mais l'activite de son esprit et ses autres qualités militaires le faisoient considérer dès-lors comme un des meilleurs généraux de notre temps.

La marche des Français continuoit cependant à présenter, malgré tous les obstacles, l'aspect du triomphe. Le 2 août, le maréchal Magdonald entra dans l'importante place de Dunabourg, et Buonaparte se félicita de posséder, sans tirer un coup de fusil, une forteresse pour laquelle l'ennemi avoit, disoit il, dépensé plusieurs millions, et que depuis cinq ans il travailloit à mettre en état de guerre.

Le général Sebastiani éprouva, près d'Inkovo, une déf ite que, contre son usage le plus habituel, Buonaparte ne chercha point à dissimuler. A la vérité, cet échec fut glorieusement réparé. L'armée française passa le Borysthène (le Nieper)

pour attaquer la forte et grande ville de Smolensk, située sur la rive gauche de ce fleuve, et à peu près à la même distance de Wilna et de Moscow (1). Le 14 août il y eut à Krasnoi une bataille où une partie de chaque armée fut engagée ; les résultats furent les mêmes qu'avoient eus et que devoient avoir encore jusqu'à l'arrivée des Français à Moscow, tous les engagemens entre les deux armées. L'affaire fut sanglante, la victoire long-temps disputée, et les Russes finirent par céder le terrein, sans que leur retraite eût le caractère d'une déroute. Le 16, les Français arrivèrent à la vue de Smolensk : les dispositions de l'ennemi prouvoient combien la résistance seroit opiniâtre ; trente mille Russes étoient dans la ville, et la majeure partie de leurs forces, placée sur la rive droite du fleuve, entretenoit la communication au moyen de plusieurs ponts. Le

(1) A soixante-treize lieues de la première de ces deux villes, et soixante-quinze de l'autre.

17, Buonaparte fit attaquer les faubourgs: l'attaque et la défense furent signalées par des prodiges de valeur, et la ville devint en grande partie la proie des flammes. Enfin le 18, à une heure du matin, les Russes l'évacuèrent, et rejoignirent leur armée principale. Ici encore il est impossible de ne pas remarquer l'esprit de mensonge qui présidoit à tous les rapports officiels de Buonaparte : on eût dit que, non content de dévouer à la mort la partie de la nation française qui portoit les armes pour servir son ambition effrénée, il regardoit le reste comme denué de sens, comme devant croire sans examen les assertions les plus absurdes. Ainsi, dans cette affaire, s'il avoua sept cents morts et trois mille deux cents blessés ; il prétendit que les ennemis (bien retranchés, et qui avoient défendu la ville pied à pied pendant une journée entière) avoient perdu quatre mille sept cents hommes tués, outre sept à huit mille blessés et deux mille prisonniers. Une telle disproportion dans les

pertes, lorsque les assaillans, même victorieux, devoient absolument avoir éprouvé la plus considérable, ne peut être admise que par des gens privés de toute raison.

Tandis que les Russes rendoient les chemins difficiles, et brisoient tous les ponts, l'armée française s'avançoit toujours sur le chemin de Moscow, et le maréchal Victor, selon les ordres qu'il avoit reçus, marchoit avec trente mille hommes de Tilsitt à Wilna.

Viasma fut occupé le 30 août par l'armée de Buonaparte; mais les Russes avoient eu le temps d'en détruire les magasins, et de mettre le feu à cette ville, dont la population se retira sur Moscow. Les Français s'avancèrent encore; et chaque général ayant concentré ses forces, il devoit s'ensuivre une action générale: elle eut effectivement lieu le 7 septembre; mais dès le 4 on avoit recommencé à se battre. Buonaparte partit de Ghiat le 4, fit une reconnoissance dans laquelle, selon les rapports russes, il éprouva quelque

perte. Le 5 l'armée française se mit en mouvement de grand matin, et à deux heures de l'après midi trouva les Russes retranchés sur une hauteur : elle attaqua leur aile gauche; l'action fut vive, et chaque parti s'attribua l'avantage. Le 6 Buonaparte reconnut la position des ennemis, et le général Koutousow se fortifia de plus en plus, en appelant à lui ses réserves, et en garnissant sa gauche de nouvelles batteries. Les forces des deux armées, selon le rapport français, étoient à peu près égales, et montoient à environ cent trente mille hommes de chaque côté. Malgré la posision avantageuse des Russes, Buonaparte jugea qu'il falloit donner bataille.

Par un ordre du jour, daté des hauteurs de Borodino, à deux heures du matin, il enflamma l'ardeur de ses soldats en leur annonçant que la victoire étoit nécessaire pour leur procurer des vivres en abondance, de bons quartiers d'hiver, et un prompt retour. Il leur remit ensuite devant les yeux les journées où ils

avoient triomphé : et bientôt commença cette action terrible nommée par Buonaparte *la bataille de la Moskwa*, et par les Russes celle *de Borodino.*

Il seroit impossible d'en faire un récit qui eût de l'exactitude, si l'on ne s'attachoit pas à fondre ensemble les deux rapports officiels, et à les corriger ou éclaircir ainsi l'un par l'autre. La bataille, dit Buonaparte, (qui, comme l'on sait, étoit l'auteur des bulletins, surtout dans les occasions importantes), commença à six heures du matin ; à huit les positions des Russes étoient enlevées, leurs redoutes prises, et l'artillerie française couronna les hauteurs qu'ils avoient occupées. Les Russes conviennent que leur aile gauche fut attaquée avec une grande impétuosité, et que leurs ennemis firent succéder fréquemment les uns aux autres des corps de troupes fraîches, selon leur usage dans les actions les plus vigoureuses. Ils furent, continuent les rapports russes, reçus par les divisions de grenadiers de l'aile gauche

que commandoit le prince Bagration ; et le centre de la ligne russe ayant attaqué à son tour les forces dirigées contre la gauche, l'affaire devint générale.

Le bulletin français (le dix-huitième) entre dans de plus grands détails : il représente les Russes cherchant à attaquer les positions que défendoient alors trois cents pièces de canon françaises, et périssant au pied de ces mêmes redoutes qui venoient de leur être enlevées. Un avantage qu'ils obtinrent sur le général Morand, les encouragea et leur donna l'idée de faire avancer leur réserve pour tenter encore la fortune. Pendant deux heures ils furent sous le feu de quatre-vingts pièces de canon, n'osant avancer, ne voulant pas se retirer, et renonçant à l'espoir de la victoire. Le roi de Naples décida enfin l'action par une charge de cavalerie, après laquelle les ennemis se dispersèrent. Il étoit alors deux heures après midi ; la canonnade continua encore ; mais les Russes ne combattirent plus que pour se retirer, et non pour vaincre.

Il est absolument impossible de concilier cette partie du bulletin avec les rapports ennemis qui disent que le prince Koutousow data ses dépêches du champ de bataille, que les Français battirent en retraite pendant plus de neuf milles, et que le général Platow les poursuivit avec ses cosaques : à moins toutefois que dans chaque relation l'on ne se soit attaché qu'à faire mention des avantages obtenus sur un point quelconque, en dissimulant ce qui pouvoit s'être passé à quelque distance de là. Quoi qu'il en soit, l'énumération des pertes respectives présente aussi des résultats fort différens. Selon le bulletin on compta sur le champ de bataille douze à treize mille Russes tués, et huit à neuf mille de leurs chevaux : on leur prit soixante pièces de canon et cinq mille hommes. La perte des Français auroit été de deux mille cinq cents morts et du triple de blessés ; en tout dix mille hommes, tandis que l'ennemi en auroit perdu de trente à quarante mille. Quarante géné-

raux russes auroient été tués ; blessés ou pris ; le bulletin avoue la perte de deux généraux de division et de quatre généraux de brigade. Il termine en disant que l'Empereur ne fut jamais exposé, que la garde à pied ou à cheval ne fut pas engagée, et que la victoire n'avoit pas un seul instant été douteuse.

Des officiers russes déclarèrent que cette bataille avoit été la plus meurtrière où ils se fussent jamais trouvés, et que le carnage y avoit été encore plus grand de beaucoup qu'à la sanglante journée d'Eylau. Les Russes avouèrent une perte considérable en officiers, et estimèrent qu'ils ne perdirent pas moins de vingt-cinq mille hommes. Sur ce dernier point, leur rapport se rapprocheroit assez de l'évaluation faite par le bulletin des Français ; mais il en diffère essentiellement lorsqu'il s'agit d'apprécier la perte de ces derniers. Leurs ennemis prétendent qu'elle fut infiniment plus grande que la leur, et ils en donnent pour principale cause que le feu de l'ar-

tillerie russe fut continué bien plus longtemps que celui des Français. Au reste, les bulletins peu détaillés du général Koutousow portent que l'ennemi n'avoit pas à la fin de l'action gagné un pouce de terrein, et qu'à la nuit les Russes étoient maîtres du champ de bataille. Il ajoute qu'aussitôt qu'il aura recruté ses troupes, et reçu de nouveaux renforts en hommes et en artillerie, il recommencera ses opérations.

Comme après toutes les affaires où chacun s'attribue la victoire, on fit de part et d'autre des réjouissances pour cette énorme destruction d'hommes, l'empereur Alexandre créa le général russe maréchal-de-camp général, lui fit don de cent mille roubles, et accorda une gratification de cinq roubles à chaque soldat qui s'étoit trouvé à cette terrible bataille.

L'événement prouva qu'en s'attribuant la victoire, Buonaparte ne s'étoit pas trop livré aux exagérations que l'on peut souvent lui reprocher; car il marcha sur

Moscow que l'ennemi lui abandonna. Mais ce succès si chèrement acheté doit être regardé comme le dernier qu'il obtint; et dès son entrée dans l'ancienne capitale de la Russie, il put pressentir la continuité d'effroyables malheurs qui bientôt accablèrent une si valeureuse armée.

Il jouit cependant encore une fois d'un de ces momens si chers à son orgueil, et qu'il devoit au dévouement absolu de ses braves. Après la bataille, l'armée française poursuivit sa marche sur Moscow par trois routes, et le 14 septembre à midi elle entra dans cette vaste capitale. Fidèle à son plan de calomnier tous ceux de ses ennemis qui se montroient trop énergiques dans leur résistance, il essaya de représenter le gouverneur Rostopchin comme un misérable qui avoit voulu ruiner la ville et l'incendier de son propre mouvement, après la retraite de l'armée russe; tandis qu'il n'avoit fait qu'exécuter avec une extrême énergie une résolution arrêtée dans le conseil: exemple terrible, mais sublime

de patriotisme, et qui, joint à l'inconcevable lenteur qu'apporta Buonaparte à sortir d'une ville en cendres, fut cause du salut de la Russie. On voulut essayer de défendre le Kremlin, château impérial, situé au centre de la ville : mais cette résistance ne fut pas longue. Buonaparte assure qu'il trouva dans l'arsenal soixante mille fusils neufs et cent vingt pièces de canon sur leurs affûts. Cette assertion paroît évidemment fausse, puisque les Russes avoient eu le temps de transporter hors de la ville des objets moins importans, et qui eussent été pour leurs ennemis de moindre valeur. Tous les habitans, à l'exception de quelques hommes de la populace, avoient abandonné la ville. Le bulletin ne manque pas d'attribuer encore au seul Rostopchin cette mesure qui entroit dans le plan général du souverain et du maréchal Koutousow. Après avoir fait une peinture très-rapprochée de la vérité, de l'état de dénûment où il trouva la ville, Buonaparte ne manque pas d'assurer *qu'il*

y trouva des ressources considérables de toute espèce. Enfin il annonce qu'il se logea dans le Kremlin, et que treize mille malades ou blessés russes avoient été abandonnés *sans secours et sans nourriture* dans cette même ville qu'il annonçoit deux lignes plus haut être si bien fournie de tout. C'eût été un double tort aux généraux russes, dont les troupes s'éloignèrent fort peu de Moscow, d'avoir négligé de transporter plus loin ces victimes de la guerre, ou du moins de leur laisser en partant quelques-uns de ces secours que la ville, selon Buonaparte, fournissoit en abondance. Toutes ces contradictions sont on ne peut plus choquantes ; mais nous voici au moment où l'esprit de vertige semble s'être pour toujours emparé de lui. Nous ne verrons plus dans son caractère aucune trace de cette ancienne grandeur qui quelquefois avoit forcé au silence ceux même dont le jugement étoit le mieux fixé à son égard.

Quelque désastreuse que dût être pour

Buonaparte l'occupation temporaire de Moscow, cet événement ne devoit pas moins dans l'origine faire sur les esprits du peuple russe, une impression douloureuse. Le maréchal Koutousow déclara donc publiquement qu'en abandonnant cette ville à l'ennemi, on en avoit d'abord retiré *tout ce qui étoit de prix*, *tous les objets renfermés dans l'arsenal*, *presque toutes les autres propriétés impériales ou particulières*, *et qu'il n'y restoit*, *à l'entrée des Français*, *qu'un très-petit nombre d'habitans*. On n'aura pas de peine à croire qu'il en fut ainsi, puisque la marche de Buonaparte sur Moscow étoit connue, prévue même depuis plusieurs semaines. Au reste, loin d'être en déroute, l'armée russe occupoit une ligne qui commandoit les deux grands chemins méridionaux allant de la ville à Kalouga et Toula. Dans cette excellente position, elle communiquoit avec les provinces voisines, remplies de milices nombreuses, avec l'armée de Tormazoff, au sud-ouest, et celle de Tchit-

chagoff, qui par le sud-est venoit de Moldavie.

A ces détails, qui devoient rassurer en Russie les esprits éclairés, et sur lesquels sans doute des milliers de Français firent vainement en secret des réflexions douloureuses, l'empereur Alexandre joignit une proclamation pleine de sagesse et de fermeté. Il ne dissimula point à ses peuples combien l'occupation même temporaire de Moscow par Buonaparte lui étoit pénible; mais il leur fit observer qu'elle n'avoit pas eu lieu par suite de la déroute de l'armée russe. « Quelque affligeant qu'il soit, ajoutoit-il, de savoir que la capitale de l'Empire est aux mains de l'ennemi de notre pays, cependant il est consolant de songer qu'il ne possède que des *murailles*, *ne renfermant ni habitans*, *ni provisions*. L'orgueilleux conquérant s'imaginoit qu'en entrant dans Moscow il deviendroit l'arbitre des destins de l'Empire russe, et qu'il lui dicteroit telle paix qu'il jugeroit convenable; mais il est trompé dans son attente,

il n'aura acquis ni les moyens de nous dicter des ordres, ni ceux de subsister. »

L'Empereur russe établit ensuite qu'entré en Russie avec trois cent mille hommes de différentes nations, et dont la plupart ne lui obéissoient que par la terreur, Buonaparte en a déjà perdu la moitié par la bravoure de ses ennemis, la désertion, la disette ou les maladies. « Sans doute, continue ce prince, son irruption audacieuse non-seulement dans le cœur de la Russie, mais dans son ancienne capitale, doit plaire à son ambition et lui donner sujet de s'enorgueillir; *mais c'est par son résultat qu'il faudra déterminer le caractère de cette entreprise.* »

Le Monarque trace ensuite le tableau de l'énergie dont ses troupes et son peuple sont animés. Il l'oppose à celui des embarras qui se multiplient autour de l'ennemi. Il montre les Espagnols prêts à prendre l'offensive après avoir secoué son joug, le reste de l'Europe invoquant le moment d'imiter ce généreux exemple, et enfin la France

elle-même consternée « de ne pas voir tarir les torrens de son sang, versé pour servir l'ambition de Buonaparte. »

Il est impossible, surtout pour des Français, dans les circonstances actuelles, de lire sans attendrissement le passage qui termine cette proclamation.

« Dans la situation désastreuse où sont aujourd'hui les nations, ce pays, dit le Monarque russe, n'acquierra-t-il pas une éternelle renommée, lorsqu'après avoir éprouvé les malheurs inévitables de la guerre, il parviendra enfin, par sa patience et son intrépidité, à procurer une paix équitable et permanente non-seulement à lui, mais aux autres États, *et à ceux-là même qui involontairement combattent contre nous? Il est doux et naturel à une nation généreuse de rendre le bien pour le mal.* »

Buonaparte n'avoit fait qu'indiquer dans son 19e bulletin, daté du 16 septembre, l'incendie qui avoit consumé Moscow le 14, quoiqu'il eût pu dès lors connoître

parfaitement toute l'étendue du désastre. Son 20e bulletin, en date du 17, découvrit enfin la vérité toute entière, mais avec des contradictions palpables. Il eut soin de dire à plusieurs reprises que la perte éprouvée par les habitans avoit été énorme, « parce qu'ils n'avoient jamais pensé que son armée pût arriver à Moscow » ; et lorsqu'il eut ajouté, « que cette ville, l'une des plus belles et des plus riches du monde, *n'existoit plus* », il ne tint pas à lui qu'on ne crût « que l'armée avoit *en abondance* du pain, des pommes de terre, des choux et autres végétaux, de la viande, des provisions salées, du vin, de l'eau-de-vie, du sucre, du café, en un mot des provisions de toute espèce. » Enfin, « quoique la température fût encore celle de l'automne, les soldats avoient trouvé et continuoient à trouver encore des pelisses et des fourrures pour l'hiver. ». Et tant d'objets utiles existoient dans une ville à laquelle *trois ou quatre cents hommes avoient mis le feu en même temps dans*

cinq cents endroits différens, par ordre de Rostopchin, où les cinq sixièmes des maisons étoient en bois, où seize cents églises, mille palais et des magasins immenses étoient devenus la proie des flammes; où enfin les treize mille malades ou blessés russes avoient péri dans l'incendie! La vérité, la triste vérité, c'est que la ville, à l'arrivée des Français, avoit été livrée à la destruction, pour qu'ils n'y trouvassent pas tout ce qui auroit pu les remettre de leurs fatigues, et leur offrir d'excellens quartiers d'hiver.

Le bulletin suivant (le 21ᵉ) renferme de nouvelles invectives contre Rostopchin, et assure que l'on découvre chaque jour des caves pleines de vin et d'eau-de-vie. Au nombre des objets dont on s'est emparé, se trouvent quinze cent mille cartouches et quatre cent mille livres de poudre à canon, conservées sans doute par le plus étonnant miracle, dans une ville en feu, et où treize mille personnes n'ont pu échapper à l'embrasement!

Jamais on ne comprendra pourquoi, à l'approche de l'hiver, et ne pouvant plus, comme les faits le prouvèrent, marcher désormais en avant, Buonaparte s'obstina à rester dans Moscow. L'étonnement ne sera pas moindre, lorsque l'on songera quelles y furent ses occupations. Toute la France crut d'abord que ce grand événement amèneroit une paix si ardemment désirée; Buonaparte lui envoya, au lieu de nouvelles des négociations, quelques décrets insignifians, dont l'un entre autres régloit, du Kremlin, l'administration de nos spectacles. Il est vrai qu'à cette époque les spectacles devoient être devenus la passion favorite et dominante du conquérant, car il fallut absolument qu'on lui jouât tous les soirs la comédie, au milieu de si vastes ruines. Vainement les acteurs avoient pris la fuite, ou étoient au nombre des Français emmenés par les Russes; vainement les décorations étoient consumées, il fallut que l'on recréât à la hâte et le théâtre et les décorations, que

l'on recrutât, au son de la caisse, des acteurs ; à ce moyen, pendant plus d'un mois, Buonaparte eut chaque soir la comédie.

Un spectacle d'une autre espèce fut la condamnation à mort et l'exécution de plusieurs Russes convaincus d'avoir mis le feu à la ville dont plusieurs étoient originaires. On a reproché ce fait à Buonaparte comme une atrocité et comme un attentat au droit des gens. En effet, puisque le cruel droit de la guerre permet de faire tout ce qui peut nuire à l'ennemi, on ne voit pas trop comment une commission militaire française auroit pu faire périr des sujets russes qui déclaroient n'avoir agi que par ordre de leurs supérieurs! Il est malheureusement trop certain qu'en Espagne, en Portugal et en Allemagne, les ordres exprès de Buonaparte firent ainsi condamner des habitans de ces divers pays, convaincus d'avoir agi hostilement envers lui; et que les menaces de représailles purent seules arrêter le cours de ces meurtres

prétendus judiciaires qui ajoutoient de nouvelles horreurs aux horreurs de la guerre (1).

Jusqu'au vingt-cinquième bulletin, qui annonça l'évacuation de Moscow, les nouvelles données par Buonaparte n'eurent rien de bien remarquable. Il rapporta une

---

(1) De telles inculpations sont de celles que l'on doit prouver. Sans entrer dans des détails trop pénibles, il suffit d'indiquer une *notification* aux généraux français, datée de Dessau, le 24 avril (6 mai) 1813, et signée d'Auvray, chef de l'état-major du comte Wittgenstein. Elle se trouve dans la première livraison des *Pièces officielles*, etc., que M. Frédéric Schœll vient de publier, et est ainsi conçue :

« Le général de cavalerie, comte de Wittgenstein, commandant l'armée russe, a appris que les généraux français se sont permis de faire arrêter et même fusiller dans les provinces allemandes des citoyens qui avoient manifesté leur attachement pour la cause sainte et juste que nous défendons. Le comte de Wittgenstein m'autorise à vous déclarer, et à prendre Dieu à témoin qu'il usera de représailles sur les prisonniers français, soit généraux, soit officiers supérieurs, soit commissaires de guerre. Leur vie répondra de la vie, de la sûreté et des propriétés des habitans des villes et des provinces qni se sont déclarées pour l'indépendance de l'Allemagne. »

lettre du comte Rostopchin attachée sur la porte de son château de Vonorovo, dans laquelle il annonçoit « qu'il avoit mis le feu à cette demeure qu'il avoit embellie et habitée pendant huit ans avec sa famille, pour qu'elle ne fût point souillée par la présence des ennemis. » Ce trait de désespoir n'eut heureusement point d'imitateurs ; les autres maisons de campagne aux environs de Moscow furent intactes, et Buonaparte se vanta, sans doute avec raison, d'avoir voulu qu'on les épargnât.

Il ne fut pas d'aussi bonne foi lorsqu'il parla de légères escarmouches entre le roi de Naples et les cosaques, dans lesquelles le premier auroit toujours eu l'avantage. Voici ce qui résulte d'un rapport du maréchal Koutouzow, daté du village de Letaschefka, le 7 (19) octobre.

Ce général, apprenant que le corps d'armée du maréchal Victor avoit quitté Smolensk pour rejoindre la grande armée, résolut d'attaquer le corps du roi de Naples, fort de quarante-cinq à cinquante

mille hommes, afin de le battre avant l'arrivée du maréchal. Ce corps étoit près de la rivière Tshernishna, à quelque distance du reste de l'armée. Le 6 (18), l'aile droite des Russes passa la Nara sous les ordres du général Bennigsen, et l'armée suivit son mouvement par la grande route. Les cosaques, commandés par le comte Orlof-Denisof, et renforcés par quelques corps de cavalerie du général Muller, ainsi que par les 2e, 3e, et 4e corps d'infanterie tombèrent à l'improviste sur les Français qui furent poursuivis jusqu'à quelque distance du champ de bataille. On leur tua deux mille cinq cents hommes, mille furent faits prisonniers, quarante chariots, trente-huit pièces de canon, tout le bagage et un étendard d'honneur appartenant à un régiment de cuirassiers, qui l'avoit obtenu pour sa brillante conduite dans plusieurs actions, et notamment à la mémorable journée d'Austerlitz. Un régiment de cosaques fit de plus cinq cents prisonniers avec un général, appelé dans le rapport,

M. Daru. Les Russes prétendent que cet avantage ne leur coûta que trois cents hommes tués, y compris un lieutenant-général nommé Bagawat. Le général Bennigsen reçut un coup de feu qui ne l'empêcha pas de donner ses ordres dans tout le cours de l'action.

Quelque influence qu'eût pu avoir cet événement sur les résolutions de Buonaparte, il déclara, dans son vingt-cinquième bulletin, daté de Noelske, le 20 octobre, que, dès le 15, le 16, le 17 et le 18, il fit évacuer les malades sur Mojaïsk et Smolensk ; cependant divers rapports annoncent que les Russes, en réoccupant Moscow, y trouvèrent plusieurs milliers de Français malades et dans l'état le plus triste. On fit partir aussi l'artillerie et les munitions, ainsi que beaucoup de trophées ou d'objets curieux qui ne devoient pas tarder à retomber au pouvoir de leurs anciens maîtres. Après une possession de *trente-cinq jours*, Buonaparte s'aperçut (sans doute pour la première fois, puisque seulement alors il le

déclara), « *que Moscow n'étoit pas une position militaire, et n'avoit plus d'importance politique, puisque cette ville étoit brûlée et ruinée pour cent ans.* Il est ensuite question d'une attaque de cosaques qui prirent cent hommes et cent chariots de bagages au général Sébastiani, de la destruction d'une colonne d'infanterie de quatre bataillons que le roi de Naples tailla en pièces. Le temps étoit beau, mais *on devoit s'attendre au froid dans les premiers jours de novembre!....* On avouoit que la cavalerie avoit besoin de quartiers d'hiver; l'infanterie se portoit fort bien. »

Déjà l'inquiétude et un aveu tacite que toutes les superbes espérances de Buonaparte avoient été déçues, percent dans ce bulletin. Avant de quitter Moscow, disent les Russes, il avoit envoyé le général Lauriston, pour solliciter un armistice qui dût préparer la voie aux négociations de paix. Ce général avoit été reçu poliment et conduit au maréchal Koutousow, qui refusa de faire partir, comme il le de-

mandoit, un messager à Pétersbourg. Le chef de l'armée russe soupçonnoit que Buonaparte songeoit à se retirer et à se mettre en état de recevoir des renforts : il agit donc d'après cette idée, et l'armée française commença sa funeste retraite, ayant derrière elle Koutousow posté à Kalouga, tandis que Wittgenstein occupoit Polotsk (dont il s'étoit emparé par suite d'une affaire sanglante, comme on le verra plus bas), et que Tormasoff occupoit Minski.

Ce même bulletin faisant mention de la garnison que Buonaparte laissa dans Moscow, c'est ici le lieu de rapporter comment cette ville fut reprise le 22 par les Russes.

Le général Winzingerode attaqua les premiers postes avec impétuosité, et les força à la retraite ; en s'avançant vers le Kremlin, il se sépara de ses troupes. Son dessein étoit de faire cesser le feu ; mais le commandant français ne faisant pas attention aux mouchoirs blancs que lui et

son aide-de-camp, nommé Narishkin, agitoient en l'air, les fit prisonniers. Le major-général Jlowaiska continua l'attaque et s'empara du Kremlin, ainsi que de toute la ville, où il trouva, dit-il, outre les hôpitaux français, un grand nombre de munitions (1).

Le 26e bulletin daté de Borouwk, le 23 octobre, et le 27e daté de Vereira le 27, ne furent guère composés que d'aperçus rétrogrades et de révélations tardives. Buonaparte avoit senti le mauvais effet que déjà les précédens devoient produire; il s'avisa, pour y remédier, de reparler de cette bataille de la Moskwa ou de Borodino, livrée cinquante-six jours auparavant; il avoua ensuite l'envoi du général Lauriston au quartier général russe, et la

---

(1) Le général Winzingerode, et son aide-de-camp furent repris peu de temps après entre Minski et Wilna, par le colonel Chernichef, aide-de-camp de l'Empereur de Russie. Ils étoient escortés par des gendarmes, et venoient de Vereira, où ils avoient été présentés à Buonaparte.

défaite du 18. La déroute qu'un corps russe avoit dû éprouver, une attaque faite par les cosaques, et qui réussit en partie, ne sont pas rapportées avec cette netteté qui doit caractériser de telles relations. Partout on s'aperçoit combien dès ces premiers jours la retraite étoit difficile.

L'accroissement du mal devient encore plus évident à la lecture du 28e bulletin daté de Smolensk le 11 novembre. Ici commencent enfin, avec moins de détours, les aveux douloureux. L'hiver a commencé le 7 ; les chemins sont difficiles pour les équipages ; beaucoup d'hommes ont péri de froid et de fatigue ; les bivouacs de nuit leur sont funestes. Douze mille hommes d'infanterie russe couverts par *une nuée* de cosaques, ont voulu à une lieue de Viasma intercepter la communication entre le maréchal Davoust et le vice-roi d'Italie ; mais on leur a fait bon nombre de prisonniers et enlevé six pièces de canon. Au reste, en cinq jours seulement, on a perdu plus de 3000 chevaux

de trait, et près de 100 caissons ont été détruits. Puis viennent des rapports sur le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, mais sans que l'on donne les résultats définitifs de ses combats avec le général Wittgenstein; enfin, la santé de l'empereur n'a jamais été meilleure.

Nous voici parvenus à cet effroyable 29e et *dernier* bulletin, daté de Molodetschno le 3 décembre, et inséré dans le *Moniteur* du 17 du même mois. A Paris, et sans nul doute, dans tout le reste de la France, il produisit une consternation universelle. Accoutumés, comme nous l'étions tous à *traduire* les expressions officielles de Buonaparte, nous sentîmes qu'il ne pouvoit pas s'être condamné à de si fatales révélations, sans que tout fût perdu; et, par malheur, nous ne nous abusions pas. Nous apprîmes enfin que le froid avoit été de 16 à 18 degrés au-dessous de glace; que les chevaux mouroient chaque nuit, non par centaines, mais par milliers; qu'en peu de jours plus de 30,000 che-

vaux périrent; que la cavalerie, cette cavalerie superbe qui avoit pris une part si brillante à tant de batailles, à tant de victoires, étoit démontée; que les bagages et l'artillerie n'avoient plus d'attelages. . . . . Mais il seroit superflu d'emprunter plus long-temps des détails sinistres à ce désastreux bulletin, trop bien connu en France. Si l'on a rappelé jusqu'ici ces pièces officielles de Buonaparte, c'étoit pour les mettre en opposition avec les rapports des Russes, et faire ainsi connoître la vérité toute entière. Seroit-il nécessaire de faire remarquer combien même dans cet exposé de la situation où il avoit mis une si belle, une si brave armée, Buonaparte a encore entassé de mensonges et d'absurdités? Comment, par exemple, a-t-il osé dire que l'armée emmenoit avec elle *tous* les officiers et soldats blessés dans tant de batailles, et qu'on les avoit envoyés à Wilna? Par quel enchantement y furent-ils donc transportés, ces infortunés, lorsqu'on avoit été obligé d'aban-

donner les chariots, faute de chevaux pour les traîner? On verra trop que les récits de combats sont également controuvés dans ce bulletin, qui du reste finit par le refrain ordinaire : « *La santé de sa » majesté n'a jamais été meilleure.* » Effectivement, nous en eûmes des preuves. Le lendemain du jour où le bulletin eut jeté le deuil dans tout Paris, Buonaparte, déserteur de ce qui lui restoit de tant de braves, arriva de nuit dans *sa* bonne ville, pour y recevoir des adresses de félicitation !

Si quelque chose pouvoit inspirer plus d'horreur que ce bulletin, c'étoit la note dont il fut accompagné. On nous y disoit « *qu'il devoit ajouter à l'admiration qu'inspiroient la fermeté héroïque et le puissant génie de sa majesté..., que peu de pages dans l'histoire ancienne ou moderne pouvoient être comparées à ce mémorable bulletin, sous le rapport de la noblesse, de l'élévation et de l'intérêt; que c'étoit une pièce historique du premier rang;*

enfin, *que Xénophon et César avoient ainsi écrit, l'un la Retraite des Dix Mille, l'autre ses Commentaires!*

Il est des sensations qu'aucune langue ne peut exprimer, et qu'il faut renoncer à peindre. Celles que font naître tant d'impudeur et de bassesse sont de ce nombre. L'auteur, quel qu'il soit, de ces inconcevables phrases, méritoit d'avoir toute sa vie Buonaparte pour maître.

Ce fut le 6 octobre que le général Wittgenstein commença ses opérations contre le maréchal Gouvion - Saint - Cyr qui défendoit Polotsk. L'avant - garde française fut chassée d'un village après un engagement très - sanglant qui, ayant commencé à six heures du matin, dura jusqu'à la nuit; leur armée canonna les Russes avec vigueur dans toutes les directions. Le matin du 7, le général Wittgenstein n'entreprit rien, parce qu'il attendoit que le lieutenant - général Steinheil eût attaqué les Français de l'autre côté de la Dwina. Cette attaque eut lieu; le village

de Bolonia fut évacué, et Steinheil poursuivit le corps ennemi jusqu'à Polotsk, Wittgenstein en ayant été informé, attaqua les retranchemens à cinq heures du soir; ils furent emportés, et les Français se retirèrent dans la ville, environnée d'une double palissade; ils s'y maintinrent presque toute la nuit, faisant un feu continu de tous côtés, tant de derrière les palissades que des maisons. Après avoir fait jouer son artillerie, le général russe ordonna l'assaut sur deux divisions. Le lieutenant-général Cazanove voyant qu'il étoit près de la ville avec ses troupes, s'élança aussi à l'assaut, et fut le premier à y entrer. La place fut ainsi prise le 8 octobre, à trois heures du matin. La perte des Français dut être très-grande; car tous les lieux de l'action étoient couverts de corps morts; et, selon le rapport des habitans, ils avoient employé toute la journée précédente à transporter de l'autre côté du fleuve leurs blessés. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr fut lui-même blessé à la

jambe. Les Russes prirent quarante-cinq officiers, parmi lesquels étoient deux colonels et deux mille soldats; ils s'emparèrent aussi d'un canon et d'une grande quantité de provisions que les Français n'eurent pas le temps de détruire. La perte des assaillans fut aussi très-considérable, et ils eurent à proportion beaucoup plus de blessés que de morts.

Pendant que près la route que Buonaparte devoit tenir pour opérer sa retraite, une place forte lui étoit ainsi enlevée, il se préparoit à quitter Moscow; à peine se fut-il mis en marche, qu'il fut harcelé sans cesse par les généraux de cosaques Platoff et Orloff Denisoff; sans cesse ils se présentoient à lui de front ou sur les flancs; dès-lors les Français furent obligés de détruire leurs munitions, et les chemins commencèrent à être couverts de cadavres d'hommes et de chevaux.

Le 3 novembre, le général Millaradovitch avec la colonne sous son commandement, gagna la grande route de Viasma,

où il eut un engagement très-vif avec l'avant-garde, composée, selon le rapport des prisonniers, des divisions du vice-roi et des maréchaux Davoust et Ney; ces divisions tentèrent vainement d'arrêter les progrès des Russes; et après plusieurs charges brillantes exécutées par la cavalerie de ces derniers, les Français furent chassés à la baïonnette de Viasma, et poursuivis jusqu'à Erénina par la cavalerie légère aux ordres du général Platoff. On porta la perte des Français en tués et blessés dans cette affaire, à six mille hommes, outre deux mille cinq cents prisonniers, parmi lesquels étoient le général d'artillerie Pelletier et le colonel Morat, aide-de-camp du maréchal Davoust. Durant la poursuite depuis Viasma, un grand nombre de Français furent tués; on leur prit un étendard et trois pièces de canon, et on leur fit plus de mille prisonniers. Dans les premiers momens de la retraite, on prit le secrétaire du duc de Bassano avec tous ses employés.

» Le 24 octobre, deux jours après la reprise de Moscow, l'armée française fut reconnue par un officier de cosaques, qui vit quatre camps, l'un sur le chemin de Kalouga, près de Borofsk, et trois sur la rive gauche de la Protva. La nuit du 24, le général Borocoff eut ordre de se poster à Mala-Jaroslaff, situé entre Borofsk et Kalouga : il trouva cette place déjà occupée par un détachement français. Une action très-chaude eut lieu : les troupes de chaque côté furent renforcées, et la ville fut prise et reprise jusqu'à *onze fois*. Le maréchal Koutousow mit, pendant ce temps, son armée en mouvement par la gauche; et arrivé à Mala-Jaroslaff, il établit son quartier-général à deux werstes, au sud de cette ville qui étoit brûlée. Il détacha un corps considérable sous les ordres du général Platow à Médina, sur sa gauche, où celui-ci prit onze pièces de canon, et laissa le champ de bataille couvert de morts. L'obstination de la défense depuis Mala-Jaroslaff, et d'autres circonstances,

tendoient à confirmer le feld-maréchal dans l'opinion que le dessein de Buonaparte étoit de s'ouvrir de force un passage dans les provinces méridionales ; et quoiqu'il y eût de grandes raisons pour croire qu'il se préparoit à faire retraite sur Smolensk, et par Wilna jusqu'au Niemen, cependant le maréchal crut nécessaire de diriger sa principale attention vers les chemins qui conduisoient au sud. Dans l'intention de commander plus complètement ces routes, il prit position à quarante werstes de Kalouga près de Gorki. Voyant que les Français marchoient par Verrea sur Mojaisk, il s'avança de nouveau vers Médina; et ayant été informé que le quartier-général français étoit le 30 octobre à Coloki, monastère peu éloigné de Borodino, il fit ses dispositions pour arrêter sa marche près de Smolensk. Platow et les cosaques ayant été détachés dans le dessein de harasser et d'entourer l'armée française, le maréchal Koutousow renforça le corps du général Millaradovitch, et le porta à dix-huit mille

hommes. Dirigeant sa marche à gauche ; vers Viasma , le maréchal lui-même s'avança par Spaskoi et Celinka , dans une direction parallèle à celle du général Millaradowitch. Ces lignes parallèles de marche étoient plus courtes, mais exposoient à de grandes difficultés, vu que les chemins étoient moins praticables. La tête de la colonne du général Millaradowitch atteignit la première le grand chemin près de Viasma. Le quartier-général de Koutousow fut établi au village de Bikovoi, un peu au sud de Viasma. Quant à l'armée française, il parut, par les papiers d'un commissaire-général fait prisonnier, qu'elle comptoit les vivres pour cent vingt mille hommes, mais que sa force réelle étoit réduite à quatre-vingt-cinq mille à l'époque de l'évacuation de Moscow, et que Buonaparte avoit fait marché avec une compagnie de juifs pour lui fournir des provisions dans la ligne de sa retraite. Ses gardes, et quelques corps d'élite, avoient été traités avec un soin particulier, et te-

nus autant que possible éloignés de l'action. Il paroît que ces corps précédèrent la retraite du reste des troupes. On dit que Buonaparte voyageait en voiture, accompagné du roi de Naples, qui avoit reçu une contusion au genou, et du maréchal Berthier. Il étoit difficile de concevoir que cette avant-garde put continuer sa route sans faire halte; dans ce cas, avec l'assistance des troupes légères, l'armée russe étoit en état de l'atteindre; elle avoit devant elle le comte Wittgenstein, dont l'activité et le zèle ne se démentoient pas; elle devoit de plus rencontrer sur le chemin de Minski l'amiral Tchichagoff qui, avec l'armée de Moldavie, avoit le moyen de se réunir au comte Wittgenstein pour rencontrer l'ennemi sur ce chemin, ou opérer sur l'un de ses flancs. Le maréchal Koutousow envoya entr'autres un détachement considérable qui étoit à Elnée, près de Smolensk, sous les ordres du lieutenant-général Shepetoff, le 1er novembre, et qui se proposoit

d'arrêter la marche de l'ennemi. Ainsi, les fruits de l'incursion des Français à Moskow, effectuée au prix de la vie de tant de braves officiers et soldats, sembloient s'être bornés à l'incendie et à la destruction de cette ville, et à la ruine et à la désolation des habitans et des propriétaires voisins de la grande route et dans les environs de Moskow; tandis que, jusqu'à la dernière époque de l'histoire, elle illustrera le courage et le patriotisme des Russes. — Les dernières nouvelles du comte de Wittgenstein étoient en date du 3 novembre, et datées de Tchasnik. Après l'affaire de Polotsk, ce général détacha un corps pour observer Macdonald, tandis qu'il envoya le général Steinheil sur le chemin de Wilna; celui-ci, après avoir coupé le corps bavarois de celui de Saint-Cyr, et l'avoir entièrement dispersé en lui prenant ses canons et ses drapeaux, joignit le comte Wittgenstein qui attaqua le reste des Français sous le commandement du général Legrand, le maréchal Saint-Cyr s'étant

retiré à cause d'une blessure; ce corps étoit renforcé par le maréchal Victor à la tête de quinze mille hommes, et ayant pris poste près de Tchasnik, il y fut défait le 31 octobre par le comte Wittgenstein qui, remarquant que la position de l'ennemi étoit bonne pour lui-même, continua de l'occuper en détachant un corps pour prendre possession de Witepsk. Les dernières dépêches de l'amiral Tchichagoff, datées de Breslitow, le 22 octobre, annoncèrent le succès d'un détachement commandé par le général Tchaplitz qui, le 20 octobre, prit le général polonais Konotkoff avec tout le régiment de hussards de la garde française. Le prince Schwartzenberg passa le Bog sans donner à l'amiral aucune occasion de l'amener à une action, etc. »

Tous ces détails sur les commencemens de la retraite, sont extraits d'une lettre de lord Cathcart, datée de Pétersbourg, le 11 novembre. A cette dépêche,

l'ambassadeur anglais joignit le jour suivant un bulletin conçu en ces termes :

Saint-Pétersbourg, 11 novembre.

« Witepsk est pris par le comte Wittgenstein. Le général comte Pouget, qui commandoit les troupes, est fait prisonnier, ainsi que le colonel Chavondes, commandant de la ville. »

Un rapport du maréchal Koutousow, daté de Viasma, le 5 (17) novembre, annonçoit que la fuite de Buonaparte continuoit avec une précipitation extrême, et que la poursuite par les divers corps de l'armée russe, avoit été constante, vigoureuse, et suivie de grands succès.

Le 5 novembre, le général Millaradowitch arriva dans un village à quarante verstes de Viasma, sur le chemin de Smolensk en poursuivant les Français. Le général Platoff marchoit à la droite du chemin pour tâcher d'atteindre la tête de la colonne, tandis que l'armée principale manœuvroit sur la gauche, vers Elnée, sous les ordres du maréchal Koutousow.

« La grande route, dit, dans une dépêche sir R. Wilson, envoyé anglais près l'armée russe, offroit des scènes de destruction sans exemple dans ces guerres modernes, par le nombre d'hommes morts et mourans, et les carcasses de chevaux, dont beaucoup avoient été tués pour servir de nourriture. Les maisons des paysans étoient partout en feu ; on avoit fait sauter un grand nombre de chariots de munition, et tout offroit le spectacle des plus grands désastres. La gelée étoit venue, et le thermomètre de Réaumur marquoit de 10 à 15 degrés au-dessous de glace : les effets de la famine, de la fatigue et du froid sur une armée en fuite dans un pays rempli de paysans furieux, étoient terribles. Pendant leur marche, les cosaques prirent deux étendards des hussards de la garde impériale et un obusier abandonnés. »

Le matin du 7 novembre, le général Millaradowitch entra dans Dorogobugsh; les Français tentèrent de faire quelque résistance; mais ils furent dépostés d'une

position avantageuse par les chasseurs russes avec perte de trois cents hommes faits prisonniers, outre les malades et les blessés. Dans cette attaque et le jour précédent, un obusier et trois canons furent pris avec plus de cent quarante chariots de munition; deux officiers russes de marque furent alors repris. L'insubordination étoit déjà très-grande parmi l'armée française.

Le 9 novembre, le maréchal Koutousow arriva à Elnée, où il reçut un rapport du général Platoff qui avoit attaqué quatre divisions de l'armée française, commandées par le vice-roi. Ce général dit que les cosaques chargèrent sur ce corps en le partageant en deux, y firent un grand carnage, et s'emparèrent de soixante-deux pièces de canon, de quelques étendards, de plusieurs plans et papiers de conséquence; ils firent en outre plus de trois mille prisonniers, parmi lesquels, ainsi que parmi les morts, étoient plusieurs officiers de distinction : une partie de ce qui restoit de ce corps s'enfuit dans la direction de

Dorogobugsh, et l'autre dans celle de Doughovtchstchina, poursuivie par les cosaques et la cavalerie légère; le général Samson, quartier-maître général de toute l'armée française, fut pris avec cinq cents hommes de divers rangs sur le flanc droit du général Platow.

Un officier fut aussi pris avec des lettres du vice-roi au maréchal Berthier, sur l'état dans lequel Buonaparte avoit laissé cette partie de son armée : la marche des gardes et de la première division ne s'effectua pas sans une forte perte, car on trouva sur la route un grand nombre de leurs cadavres.

Le 9 novembre, le comte Orlow-Denizoff, s'étant avancé sur les chemins vers Smolensk et Krasnoi, fut informé de la marche d'un corps français parti de Smolensk dans la direction de Kalouga; il étoit composé de troupes fraîches tirées de divers régimens de la garde, et commandé par le général Baraguay-d'Hilliers, ayant avec lui le général Charpentier et le brigadier général Augereau, frère du maréchal; ces

troupes étoient distribuées dans les villages de Yaswin, Lakoff et Dolgomust. Les dispositions d'attaque furent aussitôt faites par trois corps de partisans que commandoient le capitaine Seslavin, le colonel Davidoff et le capitaine Phigner; les résultats furent que le corps de Charpentier fut presque entièrement taillé en pièces, que Baraguay-d'Hilliers, ayant entendu pendant plusieurs heures une canonnade du côté de la division d'Augereau, fit sa retraite sur Smolensk, et que le corps d'Augereau, composé de trois mille hommes, se rendit au capitaine Phigner après avoir perdu à peu près le tiers de ses forces; le total des prisonniers fut d'un général, de soixante officiers et de deux mille soldats: les officiers dirent que le but de leur marche étoit d'ouvrir une autre communication dans la direction de Kalouga. Depuis cette affaire, on prit encore près de Smolensk trois officiers-généraux, plus de vingt pièces de canon et quatre mille hommes.

Le maréchal Victor, ayant eu ordre de rejeter le comte Wittgenstein au-delà de la Dwina, l'attaqua le 14 novembre; le général russe ordonna à sa garde avancée de se retirer : ce qu'elle fit en échiquier sous un feu très-vif; alors les Français furent accueillis par l'artillerie, qui leur tua ou blessa environ deux mille hommes; le lendemain au matin ils se retirèrent vers Senno, et on leur fit six cents prisonniers.

Rapports du feld-maréchal prince Koutousow à l'empereur Alexandre, datés du village de Dubrovo.

Premier Rapport, du 18 novembre.

Après la bataille qui eut lieu près de Viasma, le 22 octobre, mon armée fit tous les efforts pour tourner sinon tous les corps ennemis, au moins leur avant-garde sur le chemin de Jelna à Krasnoi. Elle y réussit complétement le 17 et le 18 novembre : le 16, l'armée fit un mou-

vement en avançant de cinq verstes jusqu'à la ville de Krasnoi; la garde avancée tomba sur l'ennemi, qui fut complétement défait par le lieutenant-général Onverow. A cette occasion, nous prîmes un étendard et fîmes un grand nombre de prisonniers, dont un étoit un général. Le général Milaradovitch, commandant la garde avancée, avec le deuxième corps d'infanterie légère, et le deuxième de cavalerie, aperçut que le corps commandé par le maréchal Davoust s'avançoit vers Krasnoi, et y détacha le lieutenant général prince Galitzin; l'ennemi, se voyant tourné de tous côtés, commença à se défendre : notre artillerie fit un terrible carnage dans ses rangs. *Napoléon lui-même étoit témoin oculaire de la bataille; ne voulant pas en attendre l'issue, il s'enfuit avec toute sa suite au village de Liadam, et abandonna le corps de Davoust.* La bataille dura tout le jour; l'ennemi fut complètement défait et dispersé dans le bois voisin, dans une distance de cinq verstes, sur les bords du

Nieper. Ainsi, le corps du maréchal Davoust fut entièrement détruit. Sa perte, en tués et blessés, est immense. Nous avons en notre pouvoir deux généraux, cinquante-huit officiers de différens rangs, neuf mille cent soixante-dix hommes, soixante-dix canons, trois étendards et le bâton du maréchal Davoust. Le 17 novembre, étant informé que le corps du maréchal Ney, formant l'arrière-garde de l'ennemi, marchoit dans le chemin qui conduit à Krasnoi, je fis les dispositions suivantes :

Second Rapport.

Pour obtenir une victoire certaine sur le maréchal Ney, et couper entièrement sa communication avec le reste de l'armée, je renforçai le général Milaradovitch du huitième corps, lui donnant ordre d'empêcher que le maréchal n'avançât, et de prendre position près des villages de Syroherenic et Tcherniska. Le major-général Louskourki aper-

çut, vers trois heures après midi, les ennemis qui s'avançoient ; l'épaisseur du brouillard l'empêcha de connoître leur nombre, et ils marchèrent en avant jusqu'à ce qu'ils fussent près de nos batteries. L'ennemi tenta vainement de percer nos lignes, et reçut, à la distance de deux cent quarante pas, une décharge générale de mousqueterie et de quarante pièces de canon. L'effet de ce feu lui fut très-fatal. Voyant qu'il n'avoit aucun espoir de s'échapper, il envoya enfin un drapeau parlementaire au général Millaradovitch. A minuit, tout le corps d'armée de l'ennemi, montant à douze mille hommes, fut obligé de mettre bas les armes ; toute l'artillerie, composée de vingt-sept pièces de canon, tout le bagage et la caisse militaire furent les fruits de notre victoire. Au nombre des prisonniers, sont environ cent officiers de divers rangs. Le maréchal Ney fut blessé ; mais il se sauva et fut poursuivi par les cosaques au-delà du Nieper. La perte de l'ennemi est énorme : selon le rapport des

prisonniers, quatre généraux de division ont été blessés; nous n'avons pas perdu plus de cinq cents hommes tués ou blessés: l'armée est à présent à Krasnoi, et la garde avancée à Dowbrowna, d'où nous suivrons les mouvemens de l'ennemi. Le général Platoff m'a informé, par une lettre ci-jointe, que l'ennemi a laissé derrière lui, à dix-sept verstes de Smolensk, une grande quantité d'artillerie montant à cent douze pièces. »

Le comte Platoff au général feld-maréchal.

17 novembre.

« Après la signature de mon rapport à votre Altesse, le capitaine Parkin est arrivé avec les rations, et rapporte qu'à la distance de dix-sept verstes de Smolensk, il a compté, sur le grand chemin, cent douze canons, outre un grand nombre de voitures et de charriots. Je ne peux envoyer à votre Altesse un rapport en forme,

n'en ayant pas reçu du gouverneur de Smolensk. Je m'unis à la voix unanime des troupes pour crier *houra ! vive votre Altesse Sérénissime !* »

Est-on maintenant assez convaincu dans quel état de désorganisation Buonaparte avoit placé des troupes si valeureuses ? Que l'on rapproche le rapport sur le malheur arrivé aux braves commandés par le maréchal Ney, de ce qu'il dit dans le vingt-neuvième bulletin de cette funeste affaire, et que l'on juge s'il étoit possible de pousser plus loin qu'il ne le fit l'impudeur et le mensonge.

Jusqu'au moment où elle vint à Smolensk (1), l'armée avoit encore conservé

(1) Les détails que l'on va lire sur la manière dont s'opéra la désorganisation de l'armée ont été communiqués, ainsi que quelques autres, par un officier, l'un des *survivans* à cette fatale retraite, et, doué de la rare présence d'esprit qui permet d'observer, même dans les momens les plus critiques. Il a vu et bien vu tout ce qu'il a rapporté. Son frère, capitaine au même corps, est au nombre des Français que la magnanimité de l'Empereur Alexandre va rendre à leur patrie et à leur famille.

un reste de discipline. Beaucoup de soldats, il est vrai, quittoient souvent leurs drapeaux pour courir sur les flancs; mais il restoit pour chaque régiment un point central où se rallioient ceux qui, par le sentiment de l'honneur, ou par la crainte de tomber dans les colonnes ennemies, ne s'écartoient qu'à de foibles distances.

Mais lorsqu'à Smolensk, Buonaparte eut fait brûler les magasins et rompre les ponts, les soldats moins pressés par l'ennemi, commencèrent à jeter leurs armes, leurs gibernes, leurs cartouches; les hommes du train abandonnoient les caissons. Chacun, en un mot, se considéra dès-lors, non plus comme portion d'un grand *tout* à qui l'union seule pouvoit conserver sa force, mais comme un voyageur à peu près isolé, comme faisant partie d'une espèce de *caravane*. Le froid qui survint ne fit que donner plus d'énergie à ces sentimens d'égoïsme, résultant de l'état misérable où l'on se trouvoit. Le soldat qui occupoit une place à un petit

feu de bivouac, n'avoit garde de la céder à son officier; il étoit déterminé à la conserver, s'il le falloit, le sabre à la main.

Buonaparte, au milieu de ce désordre général, avoit formé un carré de sa garde, ayant les armes chargées et prêtes à faire feu sur les flancs. Les restes des chasseurs à cheval de la même garde éclairoient la marche sur les côtés, à demi-portée de pistolet, et tirailloient continuellement avec les cosaques.

Après de si sanglantes défaites et des capitulations commandées par une impérieuse nécessité, Buonaparte, dont l'armée n'étoit guère alors composée que du tiers des hommes sortis de Moscow, se hâta de gagner la Bérésina. L'armée reçut un accroissement de forces, par la jonction des corps du maréchal Oudinot et du général polonais Dombrowski, venus au-devant d'elle, et évalués au moins à trente mille hommes. Mais les deux armées de l'amiral Tchitchagoff et de Wittgenstein, renforcé de Steinheil, étant de leur côté

venu participer aux opérations de la grande armée russe, rendirent nul l'avantage que Buonaparte s'étoit promis de ces renforts. Ils ne purent que partager le malheur de leurs compagnons d'armes.

Pénétré de ce que sa position avoit d'humiliant, il refusa durement, lorsqu'il fut à Orja, de recevoir les députés de la province ci-devant polonaise de Mohilow. Qu'auroit-il pu leur montrer, sinon les débris d'une armée naguère si florissante! Déjà même les effets précieux qu'il avoit enlevés à Moscow étoient retombés au pouvoir de leurs légitimes possesseurs, lors de la capitulation du corps d'armée du maréchal Ney.

Pour parvenir à effectuer le passage de la Bérésina, Buonaparte envoya Dombrowski à gauche, contre Tchitchagoff, posté à Borisow, et le maréchal Victor à droite, pour arrêter les progrès de Witgenstein. Alors le passage eut lieu à environ quatre lieues de Borisow; deux journées entiéres furent consacrées à traverser le pont que l'on

avoit jeté sur le fleuve ; mais l'armée étoit dans un état de désorganisation, qui fut cause qu'un grand nombre de soldats, empressés de fuir un sol homicide, se noyèrent.

Le pont étoit si foible, qu'à peine une pièce de quatre pouvoit passer dessus sans le rompre. Buonaparte y fit d'abord marcher l'infanterie et la cavalerie du deuxième corps, qui repoussèrent l'ennemi, et il eut le soin de passer aussitôt lui-même, sentant bien que le pont ne résisteroit pas long-temps.

Le mal devint au comble, quand Dombrowsky et Victor furent repoussés. Chacun vouloit arriver le premier au bord opposé, sans que la voix des chefs fût écoutée ; le canon des Russes tonna bientôt sur ce pont et sur les deux rives : une division entière du corps du maréchal Victor se rendit au nombre de sept mille cinq cents hommes, dont quelques généraux. Plusieurs milliers de morts et l'abandon d'une grande quantité de canons

et de chariots achevèrent de rendre la victoire des Russes complète et décisive dans ce passage funeste, présenté par Buonaparte, comme tant d'autres faits, sous l'aspect le plus mensonger.

Ce fut alors que l'auteur de tant de maux résolut de se dérober à l'indignation de ses soldats, et sut, dans le désespoir général, se conserver pour être encore quelque temps l'instrument des célestes vengeances. On a remarqué que, moins pressé peut-être par ses remords que par la crainte de tomber au pouvoir des ennemis, il n'osa pas rester témoin des malheurs qu'il avoit attirés sur le corps d'armée du maréchal Davoust.

Enfin il fuit, il abandonne ce qui reste de ses troupes, au moment où elles auroient plus besoin d'un chef: elles vont encore éprouver d'autres désastres; elles ne pourront s'arrêter ni à Wilna, ni en Pologne; elles erreront dans toute l'Allemagne: mais il ne sera point témoin de leurs nouvelles souffrances. Il n'y portera

point de remède; sa *Campagne* est terminée. Il est revenu demander en France de nouvelles victimes : il n'en repartira que quand il les aura obtenues, que quand elles seront rassemblées aux lieux de sacrifice; alors le sang coulera encore par torrens, non plus aux extrémités du Nord, mais en Saxe, sur le Rhin, en France même, et enfin *sous les murs de Paris*, où, pour unique fruit de toutes ses victoires, et par suite des *vastes conceptions de son génie*, se seront réunies les armées de *toute la confédération européenne.*

Quelque déchirans pour de vrais Français qu'aient été tous les détails qui viennent de passer sous nos yeux, il manque cependant encore à ces lugubres tableaux les teintes les plus sombres. Uniquement occupés de combattre, les auteurs des *rapports* n'ont parlé que comme en passant de tous ces désastres, qui livroient, presque sans défense, les soldats français au fer et au feu de l'ennemi. Combien leur héroïque résistance, dans les momens les plus critiques,

acquiert encore plus de droits à l'admiration, lorsque l'on songe à la situation dans laquelle ils déployoient tant de courage ! Ils combattoient encore, ils se rallioient autour de leurs enseignes ces hommes aussi malheureux qu'intrépides, dans le temps même où ils éprouvoient toutes les atteintes du froid et de la disette, où leurs compagnons d'armes, leurs amis venoient d'expirer à leurs yeux, consumés par la faim ou glacés par la rigueur d'un hiver insupportable. Ils combattoient, et autour d'eux, sur la route qu'ils venoient de parcourir, des milliers de cadavres étoient étendus. L'imagination a peine à concevoir la possibilité de résister à tant de souffrances réunies. Qu'on se représente des soldats sans nourriture assurée, forcés de porter leurs armes quand ils peuvent à peine se soutenir eux-mêmes, s'avançant au milieu des déserts, ne foulant qu'une terre glacée, harcelés sans cesse par des ennemis irrités et infatigables, tourmentés par le froid, prévoyant qu'à des

journées affreuses succéderont des nuits plus affreuses encore; sans abri, sans ressources, ayant la douloureuse certitude que les rigueurs de l'hiver ne feront qu'augmenter d'heure en heure. Aussi tous ne périssoient-ils pas victimes de ces maux accumulés ? Beaucoup d'entre eux, que le sort avoit épargnés dans tant d'actions meurtrières, abrégèrent leurs maux en se donnant la mort de leurs propres mains, ou en implorant de la pitié de quelques amis ce funeste et dernier service. Ils avoient été traînés là de tous les points de la France, de l'Italie, de l'Allemagne. Buonaparte avoit voulu que la fleur de la jeunesse européenne succombât au milieu de ces déserts, sans consolation, sans secours, en songeant avec douleur que de tristes parens ne seroient pas mêmes informés du sort de leurs enfans chéris. O combien d'entre eux, au moment où ils périssoient dans les angoisses du désespoir, après avoir cherché à soutenir leur misérable existence, en se nourrissant de la

chair de leurs chevaux (1), implorèrent la céleste vengeance et maudirent l'auteur de

(1) Ce n'est qu'en frémissant que j'ajoute ici ce que plusieurs feuilles étrangères attestent comme des faits positifs. Elles prétendent que, quand le froid redoubla, les soldats, sans bottes et sans souliers, et les pieds seulement enveloppés de chiffons ou de morceaux de drap et de havresacs, eurent encore à combattre la faim dans toute son horreur. Plusieurs de ces spectres, à demi-morts de froid, et couverts de haillons, se virent contraints *de dévorer leurs propres membres ou même les cadavres de leurs compagnons* ! On a déjà vu que j'avois saisi, cherché même les occasions de parler à quelques-uns de ceux qui ont survécu à ce grand désastre. Un jour, j'en interrogeai un sur ces assertions horribles. « Attestez-moi, lui dis-je, qu'il y a là de l'exagération, et je vous crois. » Sa physionomie prit un aspect convulsif, des larmes de sang bordèrent ses paupières : « Croyez, me répondit-il, en me pressant la main avec violence, tout ce que l'extrême désespoir peut suggérer de plus effroyable. » D'après cette réponse trop significative, j'ai écrit ce que l'on vient de lire.

Un autre militaire (le même officier dont j'ai parlé plus haut) a donné sur la manière à la fois singulière et effrayante dont on mouroit de froid les particularités que voici : Dès le premier saisissement, le malheureux étoit obligé de s'arrêter ; son visage décomposé étoit celui d'un homme qui ne sait s'il doit rire ou pleurer. Sentant qu'il alloit tomber, il portoit ses deux

leurs maux ! Qu'auroient-ils dit, grand Dieu ! s'ils eussent pu savoir que leur mort déplorable ne seroit, en quelque sorte, présentée que comme un accident, un cas fortuit, un de ces événemens qu'il est impossible de prévoir, et qu'en conséquence on n'a pas à se reprocher ? La France et l'Europe entière savent que ce désastre, sans exemple, fut hautement attribué par Buonaparte à *la rigueur* PRÉMATURÉE *de la saison.* En effet, rien n'étoit plus extraordinaire, plus opposé aux lois de la nature que de voir l'*hiver exerçant sa funeste influence en Russie aux mois de novembre et de décembre !* Voilà ce que Buonaparte dit ; et telle étoit l'abjection où nous étions tombés, que les pères et les mères même qui pleuroient des pertes irréparables, durent paroître le croire, ou du moins gémir en silence. Il le dit, et bientôt il n'y eut pas un seul dis-

---

mains devant lui, ses genoux fléchissoient, et tout-à-coup, tombant la face contre terre, il avoit cessé de souffrir et de vivre.

cours public, une seule *adresse* où, quand on osoit hasarder quelques mots sur ce grand désastre, on ne se hâtât aussitôt de l'attribuer à *la rigueur prématurée de la saison !*

Il se présente ici une réflexion toute naturelle. Est-il possible, se demande-t-on, que les Russes n'aient pas aussi éprouvé de grandes souffrances, lorsque celles des Français et de leurs alliés furent telles, que l'on conçoit à peine qu'un seul d'entre eux ait pu survivre à cette fatale expédition? La réponse est facile : d'abord, il est certain que l'armée de Koutousow éprouva aussi des pertes occasionnées par la rigueur de la saison; mais elles durent être et elles furent sans aucune proportion avec les nôtres. Ces guerriers du Nord, et leurs chevaux mêmes, étoient accoutumés au climat; d'ailleurs, la disette ne les atteignit jamais. Les lieux où ils s'arrêtoient leur offroient des secours de toute espèce, réservés pour eux dès long-temps; ils puisoient dans leurs haltes de nouvelles forces.

Ils étoient accueillis comme des libérateurs, des amis, des frères dans les villages où ils passoient, tandis que l'armée du conquérant fugitif ne trouvoit partout que la dévastation et de profondes solitudes.

Terminons ces récits douloureux par une dernière proclamation de l'Empereur Alexandre. Cette pièce est essentielle; et, d'ailleurs, le nom de ce prince, ami et vengeur de l'humanité, nous fournira les moyens de nous reposer quelques instans sur des idées douces et consolantes, dont il n'est pas possible que les lecteurs n'éprouvent aussi le besoin.

Après la délivrance de son pays, ce prince, prédestiné par la Providence à rendre la paix au Monde, songea d'abord à poursuivre sa belle carrière et à briser les fers de l'Allemagne, voisine de ses États; en conséquence, tandis que ses généraux portoient partout, de sa part, des paroles de bienveillance et d'amitié, tandis que le maréchal Koutousow déclaroit spécialement aux Prussiens, « que son souve-

rain n'étoit guidé par aucune vue de conquête », l'Empereur Alexandre, lui-même, parloit ainsi à l'Europe entière:

« Quand l'Empereur de toutes les Russies fut forcé, par une guerre d'aggression, de prendre les armes pour la défense de ses États, sa Majesté Impériale, d'après la justesse de ses combinaisons, apprécia les importans résultats que la guerre pourroit produire à l'égard de l'indépendance de l'Europe. La constance la plus héroïque, les plus grands sacrifices nous ont conduits à une suite de triomphes, et quand le commandant en chef, prince Koutousow-Smolensko mena ses troupes victorieuses au-delà du Niémen, les mêmes principes continuèrent à animer le souverain. A aucune époque la Russsie n'a été accoutumée à pratiquer l'art (trop connu dans les guerres modernes), d'exagérer, par de fausses assertions, le succès de ses armes. Mais avec quelque modestie que son triomphe soit aujourd'hui retracé, les détails en paroîtront incroyables. Des

témoins oculaires sont nécessaires pour prouver les faits à la France, à l'Allemagne et à l'Italie, avant que les progrès lents de la vérité remplissent ces pays de deuil et de consternation. Il est difficile de concevoir que dans une campagne qui n'a duré que quatre mois, cent trente mille prisonniers aient été faits à l'ennemi, outre la prise de neuf cents pièces de canon, de quarante-neuf drapeaux, de tout le bagage et du train d'artillerie de l'armée. On a joint ici une liste et les noms de tous les généraux pris (1). Il sera facile, d'après cette liste, d'estimer le nombre des officiers supérieurs et subalternes qui ont éprouvé le même sort. Il suffit de dire que de trois cent mille hommes (non compris les Autrichiens) qui ont pénétré dans le cœur de la Russie, il n'y en aura pas trente

---

(1) Cette liste comprend deux chefs d'état-major, un général d'artillerie, quinze généraux de division, vingt-trois généraux de brigade, et trois autres désignés simplement comme généraux. En tout, quarante-quatre.

mille ; même lorsqu'ils seroient favorisés par la fortune, qui pourront revoir leur pays (1). *La manière dont l'empereur Napoléon a repassé les frontières de la Russie, ne peut assurément être plus longtemps un secret pour l'Europe.* Tant de gloire et tant d'avantages ne peuvent cependant changer les dispositions personnelles de sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies. Les grands principes de l'indépendance de l'Europe ont toujours formé

---

(1) Une note officielle, publiée à Pétersbourg, porte ce qui suit : Officiers d'état-major et autres prisonniers, 6000 ; soldats, 130,000 ; canons pris, 900 ; fusils, 100,000 ; chariots, caissons, etc. 25,000.

A quoi l'on ajoute que, dans les environs de Wilna, on a brûlé 55,000 cadavres ; et de plus, dans les districts de Mohilow, Witepsk, Smolensk et Moskow, 253,000. Mais il faut espérer qu'il y a erreur dans ce dernier calcul, et que l'on doit lire 153,000 ; car alors, en déduisant le petit nombre de ceux qui ont pu revenir de l'expédition de Russie, il se trouveroit qu'elle auroit coûté à la France et à ses alliés 444,000 hommes. Au reste, ce relevé n'a pas été fait d'après la Gazette de Pétersbourg elle-même, mais d'après un papier public anglais qui la citoit, en annonçant qu'il la copioit textuellement.

la base de sa politique, car cette politique est fixée dans son cœur. Il est au-dessous de son caractère de permettre que l'on fasse aucune tentative pour déterminer les peuples à résister à l'oppression, et à secouer le joug qui pèse sur eux depuis vingt ans. Ce sont leurs gouvernemens qui doivent ouvrir les yeux sur la situation actuelle de la France. Des siècles peuvent s'écouler avant qu'une occasion aussi favorable se présente de nouveau, et ce seroit abuser de la bonté de la Providence que de ne pas prendre avantage de cette crise pour reconstruire le grand édifice de l'équilibre de l'Europe, et assurer ainsi la tranquillité publique et le bonheur individuel. »

Il l'a atteint le but qu'il se proposoit dès lors, ce prince magnanime ; ou plutôt il a mis la dernière main à son noble ouvrage. Aidé de ses dignes alliés, il ne s'est point borné à les affranchir de fers que nous portions comme eux ; il nous a fait participer aux mêmes bienfaits ; il nous a rendu *le bien pour le mal*, comme il le disoit

dans une autre proclamation; car il savoit, avec toute l'Europe, que nous souffrions les premiers des maux dont elle étoit accablée. Français, que le droit de la guerre a livrés momentanément à ce monarque, c'est à vous surtout de vous réjouir. Vous allez revoir votre patrie, mais non pour être de nouveau précipités, le fer à la main, sur les autres nations. Vous la reverrez heureuse et libre. D'innombrables guerriers se sont rassemblés des bords du Borysthène, de la Néva, de la Sprée, du Danube, du Tage et de la Tamise; et grâce à cette réunion, unique dans les fastes de l'histoire, il nous a enfin été permis, à nous Français, d'arborer la couleur sans tache, de redemander, de revoir parmi nous les descendans de saint Louis et de Henri IV, les frères, la fille, les neveux, les parens de Louis XVI! Français, encore captifs en Russie, votre Roi et le nôtre avoient déjà intercédé pour vous près du plus généreux des vainqueurs. Nous gémissons de ce que tant de milliers de vos braves compagnons

d'armes ne peuvent plus être comme vous rendus au sol natal ; mais en pleurant leur trépas, vous adorerez avec nous les voies impénétrables de la Providence. Elle a voulu qu'un désastre épouvantable, suite d'une expédition insensée, fut un moyen aussi sûr que terrible de nous rendre nos princes légitimes, de nous affranchir à jamais du plus affreux despotisme qui ait opprimé les nations, de fixer sur des bases inébranlables la paix et le bonheur de la France, de l'Europe et de l'Univers.

FIN.

